

## TRANSFORMER EN APPUI SUR LES VIOLENCES

A propos d'une expérience d'accueil d'adolescents

TANGUY DE FOY<sup>1</sup>

*Pour que le corps trouve une place reconnue, le langage doit situer  
l'homme dans ses relations avec autrui.*

G. Pankow

### 1. Au seuil du texte

Depuis la Belgique où je suis né, où je vis et je travaille, je m'étais donc inscrit au colloque pour un temps de parole sous le titre *Transformer un site en lieu*. Etant donné l'institution de la parole au cœur de l'évènement, je n'avais rien écrit, par prudence, pour ne pas porter atteinte à cette parole qui était attendue et que j'attendais. D'autant qu'avec l'équipe que je venais représenter à Arles, nous sortions d'un chassé-croisé entre l'écrit et la parole pour border ce qui nous arrivait (Duchêne *et al.*, 2009) et que c'était au tour de la parole de se déployer. Ce qui nous arrivait, c'était des violences répétées à l'égard de notre site d'accueil pour adolescents – *S'Acc'Ados*<sup>2</sup> ainsi que, progressivement, de l'équipe d'accueillants elle-même, signe que nous échouions à situer nos relations avec eux dans le langage.

L'excellente organisation du colloque m'avait placé au sein d'un atelier joliment intitulé « Des lieux pour vivre, se mouvoir et se parler » en même temps qu'une équipe de bretons<sup>3</sup>. J'ai une affection particulière pour les bretons auquel me relie mon prénom. Ils ont le don de m'éveiller au féminin (de Foy, 2008 : 98). Tout était donc en place pour que nous nous parlions, pour que nous en parlions de ces violences qui nous préoccupaient.

L'intérêt de nous avoir mis ensemble m'est apparu rapidement, eux qui pourtant, travaillent avec les violences de l'autisme tandis que nous travaillons avec ce que nous pourrions appeler, avec Alice Cherki, les violences de l'immigration (Cherki, 2008). C'est dans la dimension de l'accueil que nous nous sommes retrouvés et, plus précisément, sur son seuil.

L'accueil est en effet apparu comme sol commun pour retrouver l'étrangement familial de l'autisme et des adolescences d'Europe-venues-

---

<sup>1</sup> Psychologue clinicien, accueillant au Site **Accueil Adolescents** – *S'Acc'Ados*, dispositif du département « Adolescents et Jeunes Adultes » du Centre Chapelle-aux-Champs, Bruxelles.

<sup>2</sup> Voir : <http://www.passado.be/public/decouvertes/documentations-saccados.cfm>

<sup>3</sup> L'équipe du Centre de Guénouvry représentée par Gilles Courant et deux autres collègues.

d'ailleurs, il y a pourtant parfois deux ou trois générations de cela. Cet étrangeté familiale, c'est l'exil me suis-je dit au bout du compte. Exilés, les jeunes avec lesquels nous avons à faire, belges comme bretons, l'étaient les uns et les autres, sous différentes formes, à partir de différents pays, en mal d'être situé dans le langage et, partant, d'habiter la langue. C'était une première piste pour faire face à ce que l'équipe de *S'Acc'Ados* avait tendance à vivre comme un échec.

Cela nous mettait, les uns et les autres, en questionnement, sur le seuil de nos pratiques, à partir d'une manière bien singulière de pratiquer le seuil de nos sites d'accueil. Un seuil, je dirais qu'on ne le passe pas vraiment sans avoir pris la mesure de l'étrange en soi. L'étrange comme entre-deux, entre soi et l'autre, entre perception et conscience, se présente comme site à transformer en lieu. Cela ne va pas sans violences et ces violences ne sont pas sans permettre le passage : transformer en appui sur les violences.

Si nous nous sommes retrouvés sur la question du seuil, belges et bretons, c'est aussi que l'au-delà du seuil, dans nos cliniques respectives, nous laisse perplexe, nous oblige à penser notre place sans cesse, à la déconstruire et à la reconstruire presque quotidiennement, à nous exiler pour nous retrouver. Il faut en parler encore et encore, en appui sur les violences que cela suscite. L'enjeu clinique pourrait se résumer comme suit : envoyer tout promener ou se mettre en marche.

Dans ce mouvement, je me trouvais cependant moins établi que les collègues de Guénouvry, habitants d'un « lieu pour dire » fort de trente ans de clinique institutionnelle (Collectif, 2006). Avec ses trois ans d'existence, le site belge ne peut pas en dire autant. J'ai ainsi pris la parole dans l'entre-deux, entre déconstruction et reconstruction, dévoilant une identité fragile face à la dentelle bretonne. Cette fragilité s'est vite trouvée développée, dépliée par les paroles des différents protagonistes de l'atelier, depuis le président Allione jusqu'aux quelques assistants en passant par le discutant Pesce – dont la petite mythologie de notre atelier dit qu'il est arrivé là suite à un article récent intitulé « Du lieu au milieu » (Pesce, 2009) en lien avec ma propre proposition de titre – et, bien entendu, l'équipe de Courant, le bien-nommé. En effet, un certain courant passait. Un site était créé et des fils se sont forgés dans l'espoir de tisser du lieu.

Dans cet entre-deux, outre mes retrouvailles avec ma Bretagne intérieure, cette énigme préonomiale, et mon accent belge qui m'est revenu de manière particulièrement accentuée dans ce sud de la France, a commencé à se tisser un étrange ballet de paroles qui m'a laissé, dans l'immédiat après-coup, tout déconstruit, presque exilé de moi-même.

A vrai dire, je prenais tout à coup la mesure de la déconstruction dans laquelle les violences de l'immigration avaient entraîné notre équipe d'accueillants. Il a fallu que je rencontre un peu plus tard l'enthousiasme du

discutant Pesce à l'égard de la dynamique créée, que je croise ceux de Guénouvry dans le hasard des rues – et que nous nous retrouvions à la table de van Gogh, place du Forum, pour boire aux arlésiens – pour retrouver un peu de contenance et de nerf pour revenir sur mes propres traces.

Claude Allione a terminé le travail en s'inquiétant gentiment de mon sort le lendemain matin. Qu'ils soient tous ici chaleureusement remercié à la fois, d'avoir permis cet échange de paroles dans l'atelier et d'avoir *donné lieu* à ces deuxièmes temps variés mais tous chaleureux. Ces deuxièmes temps m'ont permis de revenir au premier, l'étrange ballet de parole, dans ce troisième temps qui ouvre maintenant sur l'écrit qui suit.

## 2. Le temps tiers

### 2.1. Quitter son habitat

Nous, travailleurs sociaux européens, nous avons un lieu, une place où notre fonction est inscrite dans un réseau culturel de reconnaissance relativement bien organisé. Notre fonction peut avoir lieu : « ça marche », comme dirait le garçon de café dont la fonction est, en effet, de faire marcher les boissons. Nous pouvons même nous absenter, cela marche encore : quel confort !

Cette place instituée et circonscrite s'appuie sur une pratique qui a pu se déployer dans le même champ culturel de reconnaissance, qui a une histoire même si le temps présent donne parfois l'impression de vouloir effacer cette histoire plutôt que d'y prendre appui, réveillant violences et appels<sup>4</sup> aux vertus de la parole. Notre pratique se tresse en effet à partir de deux points : la violence et la parole, entre lesquels elle oscille sans cesse.

Depuis cette pratique et son histoire, nous avons appris que notre fonction, sa reconnaissance et son exercice, s'inscrit dans une certaine logique. Cette logique se situe entre culture et symptôme individuel et révèle les problèmes de transfert de l'un à l'autre. Cette logique donne fond à un mouvement de culture qui permet de rassembler les morceaux épars des symptômes individuels. Ce mouvement de culture se traduit par une lecture de ces morceaux épars tandis qu'ils s'entrechoquent dans le social, en attente. Ils y sont, en effet, en souffrance d'une lecture signifiante qui les mette en mesure de soutenir leur participation à cette culture. Une telle lecture contribue à (ré)inscrire ces lettres (en)volées dans l'espace commun.

Or, il est arrivé, dans notre monde sans frontière, que des rencontres ne puissent plus avoir lieu, que des lectures ne puissent plus se faire faute d'une place où les fonctions puissent marcher – c'est-à-dire où elles sont susceptibles

---

<sup>4</sup> « L'Appel des appels » venait de sortir de presse et était distribué pour la première fois à l'occasion du colloque.

de participer du processus de symbolisation pour chacun –, nous laissant sidéré.

Devant ce défaut inquiétant des fonctions en place, l'équipe du département « Adolescents et Jeunes Adultes » du Centre Chapelle-aux-Champs<sup>5</sup>, à Bruxelles, a eu le souhait de tenter la mise en œuvre d'un dispositif où les rencontres ratées, manquées puissent entamer l'espace culturel<sup>6</sup> là où il tend à se rigidifier, pour tresser de nouveaux réseaux de signifiants et accueillir ainsi les espaces psychiques en souffrance.

Faisant violence aux cadres habituels qui circonscrivent les comportements et les modes de pensée « psys », quelques membres de l'équipe ont quitté leurs locaux une partie de leur temps pour s'installer dans une commune bruxelloise qui abrite une importante frange de la population issue de l'immigration. Ce déplacement à la fois physique et psychique est apparu nécessaire pour ouvrir des passages à partir de dispositions physique et psychique nouvelles. Ce fut notre immigration. Un tel mouvement met toujours un peu hors-la-loi, hors-us-et-coutumes. L'espoir d'une rencontre suppose la sortie de notre cadre, celui à partir duquel nos collègues nous ont à l'œil : c'est la dimension legaliste. C'est le prix de la déconstruction qui entraîne aussi la destruction d'un espace commun où chacun aimait à se lover, qu'il faudra réinventer : c'est la dimension coutumière.

## 2.2. Identifier un site

Le dispositif imaginé à partir de là, c'est ce que nous avons appelé un site. Il s'agit de se disposer à accueillir deux fois par semaine, de 16h00 à 19h00, les jeunes qui se présentent à la porte d'un espace mis à notre disposition par les autorités communales. Leur demande se constitue d'une poussée sur la sonnette, voire sur la porte quand celle-ci ne s'ouvre pas assez vite. Le site est ainsi, au départ, une ouverture hasardeuse pour accueillir des morceaux épars – gestes, insultes et injures, comportements intempestifs,... – incompréhensibles qui cherchent manifestement une adresse, une lecture, un témoin.

Au départ de l'accueil, il y a évidemment notre désir, toujours inconscient, dont cette nouvelle clinique nous rappelle sans ambiguïté qu'il s'articule au trauma, à cette effraction originaire de l'autre, l'étranger en nous-mêmes, tout à la fois excitante et douloureuse, qui nous plonge dans le sexuel.

Nous nous sommes ainsi retrouvés très concrètement

---

<sup>5</sup> Le Centre Chapelle-aux-Champs est un Service de Santé Mentale (SSM), dénomination officielle en Belgique francophone définie par décret comme "*une structure ambulatoire qui, par une approche pluridisciplinaire et en collaboration avec d'autres services et personnes concernés par la santé mentale, assure l'accueil, le diagnostic et le traitement psychiatrique, psychologique et psychosocial des personnes*".

<sup>6</sup> A entendre de la manière la plus large, comme ce qui situe dans le langage en relation à autrui.

*entre perception et conscience, dans ce lieu, nous disait Lacan, intemporel, qui contraint à poser ce que Freud appelle, en en faisant l'hommage à Fechner, die Idee einer anderer Localität – une autre « localité », un autre espace, une « autre scène », l'entre perception et conscience. (Lacan, 1973 : 66)*

C'est dire que la première rencontre est d'abord avec nous-mêmes, et elle ne peut avoir lieu sans violence. Les jeunes ont bien sûr contribué à cette ouverture de nous-mêmes le long de notre division subjective en frappant des coups marquant, expression que nous laisserons à dessein le lecteur prendre à la fois à la lettre et comme métaphore. Ces marques nous auront permis de construire de la mémoire.

Le site ouvert puisera là ses forces fondatrices ; celles qui transformeront le site en lieu. L'enjeu de cette transformation n'est pas mince : ou nous retrouverons notre fonction rafraîchie, ou nous terminerons à la déchetterie d'où nos morceaux épars deviendront, dans le meilleur des cas, des matériaux de récupération pour de nouvelles expériences innovantes dans notre champ.

Ce risque de nous vivre comme déchet, nous le partageons avec les jeunes qui ont réveillé en nous cette dimension de l'étranger. En ce qui les concerne, le morcellement est important.

*Entre leurs différents lieux de vie, les injonctions communautaires et religieuses, les influences de l'école, des pairs et des médias, les jeunes immigrés tentent de se construire une échelle de valeurs personnelles, tandis que beaucoup d'adultes s'arriment à leur propre système de références, hérité du passé. (Jamouille, 2009 : 204)*

Les bouts de cultures sont épars, coupés de leur origine sans pouvoir être fondés, enracinés dans le pays d'accueil. Cet éparpillement, la rigidification qu'il entraîne, met en péril la satisfaction des besoins de conservation (Freud, 1946/1968). Seule la violence parfois s'avère conséquente pour retrouver un sol, y laisser sa trace. Notre site pourrait être un bout de sol. Doit-il, pour cela, être objet de violence ? Je dirai que oui si nous pouvons considérer que la violence dont il s'agit, c'est celle que nous avons en partage, qui constitue notre point le plus commun, le plus fondamental. Sa trace, entre l'acte et le témoin, peut alors permettre de fonder un rapport et, de là, un *nous*. Néanmoins, ce fut l'échec.

### 2.3. Donner lieu

Ce tissage fondateur entre l'acte et le témoin à partir des morceaux épars, pour démarrer, doit trouver un point d'identification minimal dont nous avons sous-estimé l'importance : un nom propre qui pointe la singularité de l'acte, qui *situe* le sujet en relation avec un témoin (Forget, 2007 : 40). Ce point paraît essentiel pour le processus de transformation, sans quoi cela reste du déchet.

Ce fut notre épreuve de constater que l’anonymat dans lequel nous avions choisi d’accueillir les jeunes empêchait toute transformation. En dehors d’un prénom – qui s’est avéré avoir peu de rapport avec celui reçu à la naissance – que nous leur propositions d’inscrire dans un carnet comme trace de leur passage, nous n’avions aucune prise pour symboliser un échange.

C’est en tout cas l’os que nous avons rencontré. Cet os n’est pas sans rapport avec cette côte probable de cervidé aperçue par Lacan au Musée de Saint Germain (Lacan, 1961) sur lequel apparaissait de « petits bâtons »,

*deux d’abord, puis un petit intervalle, et ensuite cinq, et puis ça recommence. (Lacan, 1961 : inédit)*

La découverte de ce rythme des petits bâtons sur l’os donnait lieu à une adresse de Lacan à lui-même par son « nom secret ou public » dans laquelle apparaissaient les modalités de transmission de cette reconnaissance dont nous parlions plus haut, qui font que nous ne sommes pas muets :

*Voilà pourquoi en somme, Jacques Lacan, ta fille n’est pas muette. Ta fille est ta fille, car si nous étions muets, elle ne serait point ta fille. (Lacan, 1961 : inédit)*

Pas de nom propre, pas de petits bâtons, et tout reste muet. Ainsi, malgré la répétition des traits violents sur le site, nous n’avons pas pu tenir un premier compte de la situation, donner un rythme signifiant aux coups portés qui nous aurait permis de prendre et de donner la parole. Ce compte n’a pas pu être tenu faute de pouvoir conclure – c’est-à-dire situer entre l’acte et le témoin – chaque coup d’éclat pour donner lieu à la marque sur l’os.

Ces traits perdus se sont alors retourné sur les habilités du corps propre à répondre de ses actes, le mutilant faute de pouvoir être repris dans le langage et situé dans une relation avec nous : plus moyen de prendre l’acte en main dans la reconnaissance d’un témoin. Faute d’une loi pour rendre justice, c’est alors une dynamique de bourreau et de victime qui s’installe. Cette dynamique, nous pouvons la rapporter<sup>7</sup> à une légende belge qui permet de penser une transformation en appui sur les violences. Il s’agit de la légende d’Anvers rappelée par Gisela Pankow dans le cadre de ses réflexions autour de l’espace vécu (Pankow, 1998 : 29-30).

Anvers se dit en flamand *Antwerpen*<sup>8</sup>. La légende dit qu’à cet endroit, le géant Druon faisait payer un passage, prix qui entraînait la mutilation du corps propre, puisqu’il coupait la main du passant, la jetant ensuite au fleuve, comme un déchet. Cette situation légendaire n’est pas sans faire penser au passage de frontière et au prix payé par certaines familles immigrantes : appelées pour travailler, on leur coupe en quelque sorte les mains quand le

---

<sup>7</sup> En hommage à Laurent Daycar et à la Baleine qui dit vague.

<sup>8</sup> Ce nom dérive étymologiquement de *hand* – main et de *werpen* – lancer.

besoin ne se fait plus sentir. Sans main, plus de prise possible sur le monde. Voilà où commencent les violences de l'immigration. Elles entraînent l'exil.

Cet exil se marque, dans les générations suivantes, non plus par des mains coupées, mais des langues coupées : après l'exil d'un sol et d'un corps social, l'exil du langage. Les jeunes que nous rencontrons se trouvent ainsi coupés à la fois de la langue d'origine de leur parents et de la langue du pays d'accueil, coupeur de mains. Ces mutilations invisibles aident à comprendre la difficulté des jeunes d'Europe-venus-d'ailleurs à « habiter » le pays du géant.

Notre site d'accueil, pour se rendre habitable, s'est baptisé *S'Acc'Ados*. Sa nomination semble acceptée par les jeunes. Il ne sera pas un géant coupeur de main. Le site en place par ce nom reconnu, il reste à le transformer en lieu « commun » à eux et à nous, à l'articuler à une loi où il n'y aura ni vainqueur, ni vaincu, ni gloire, ni haine mais élaboration d'une représentation commune concernant les raisons de nos rencontres. Contre les violences du géant Druon d'Anvers, en guise de représentation commune, sortira la légende de Brabo, ce héros mythique qui réussira à couper à la fois la main et la tête du géant libérant les anversoises de la « loi du passage », leur permettant de reprendre la main sur leur destin.

L'Europe d'aujourd'hui pourra-t-elle un jour se raconter la légende qui libèrera les immigrants de la « loi du passage » ?

### 3. Pour continuer l'histoire

Là où l'appareil psychique ne marche pas, faute d'appui culturel, c'est l'espace vécu qui prend le relais, qui fait site.

*On a pu se demander pourquoi les jeunes des banlieues étaient si prompts à réagir massivement à des violences ou à des auto-violences, par des formes de ritualisation du deuil (marches, voire émeutes...) Mais c'est aussi pour eux, reprendre à leur compte la pathogénie des espaces urbains pour s'en affranchir – espaces sans traces des sites sur lesquels ils se sont édifiés – et marquer du lieu, faire de l'encoche, construire des ombilics pour la mémoire. (Douville, 2008 : 40)*

Le lieu, pour exister, doit permettre l'invention, créer de la prise dans le langage. A partir de l'accueil des noms propres, il s'agit d'échapper à la capture des mots qui environnent, qui figent l'identité : « les arabes, c'est comme ça », avons-nous pu entendre comme explication aux insultes et aux dégradations du site.

C'est ainsi que nous avons finalement opté, dès le seuil, pour une inscription dans le site à partir du nom propre et des liens familiaux que ce nom signifie. Nous demandons à chaque jeune désireux de participer à l'histoire de *S'Acc'Ados* de nous permettre un contact avec un de leurs adultes

référents et, partant, avec un bout de leur propre histoire qui vient se déposer dans un espace. Cet espace devient, par ce fait même, un peu plus commun.

Cela entérine le nom propre donné par un tiers qui (re)devient ainsi comme une première peau à partir de laquelle (re)commencer à pouvoir habiter.

Par notre dispositif, nous voulons ouvrir la possibilité de constituer une histoire commune. La nécessité d'une telle possibilité rappelle le manque de parole et d'histoire autour des immigrations familiales et les violences que cela maintient.

L'accueil ouvre une surface d'inscription dont nous devons distinguer nos propres corps et notre propre histoire pour donner lieu à celle de ceux que nous accueillons.

Elie Wiesel a écrit : « Nous devons aimer l'étranger parce que et aussi longtemps que son mystère bouleverse nos certitudes, il nous fait entendre nos limites. »

Ce sont les limites qui *donnent* lieu.

#### 4. Références

- Cherki, A. (2008). *La frontière invisible. Violences de l'immigration*. Paris : Editions des Crépuscules.
- Collectif (2006). *Un lieu pour dire. Trente ans de clinique institutionnelle à Guénouvry*. Rennes : EHESP, Collection « Terrains Santé Social ».
- de Foy, T. (2008). Impair et manque. *Psychoanalytische Perspectiven* (26/1-2), 91-117. Gent : Universiteit Gent.
- Duchêne, E., Paul, E., Fanara, C., Delférière, A., Samii, H., & de Foy, T. (2009/2). Du site au lieu. *Cahiers de Psychologie Clinique* (33), 139-158. Bruxelles : De Boeck.
- Douville, O. (2008). *De l'adolescence errante. Variations sur les non-lieux de nos modernités*. Nantes : Pleins feux.
- Forget, J.-M. (2007). *Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel*. Bruxelles : Yapaka.be, Temps d'arrêt.
- Freud, S. (1946/1968). Pulsions et destins des pulsions. In Freud, S., *Métapsychologie* (pp. 11-43). Paris : Gallimard, Folio-essais 30.
- Gori, R., Cassin, B. & Laval, C. (2009). *L'Appel des appels. Pour une insurrection des consciences*. Paris : Mille et une nuits.
- Jamouille, P. (2009). *Fragments d'intime. Amours, corps et solitude aux marges urbaines*. Paris : La Découverte, Collection « Alternatives sociales »
- Lacan, J. (1961). *Le Séminaire. L'identification*. Inédit.
- Lacan, J. (1973). *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris : Seuil, Le champs freudien.
- Pankow, G. (1998). *L'homme et son espace vécu*. Paris : Aubier.
- Pesce, S. (2009). Lieu et milieu dans la pédagogie institutionnelle de Fernand Oury : le Complexe Educatif. In Ph. Meirieux, F. Martin & J. Pain, *La pédagogie institutionnelle de Fernand Oury*. Vigneux : Matrice.

## **5. Mots-clés**

Accueil – Adolescence – Violence – Immigration – Histoire

## **6. Résumé**

A partir d'une prise de parole dans un colloque pour border une expérience d'accueil d'adolescents touchés par les violences de l'immigration, l'auteur ouvre un temps tiers d'écriture en appui sur les violences en cours dans le site d'accueil où il tente, avec d'autres, de rencontrer ces jeunes. Il s'agit d'envisager des transformations qui *donnent* lieu à une histoire. Le nom propre y apparaît comme point de départ d'une tresse entre la violence et la parole.

## **7. Summary**

From a speech at a conference to border an experience of reception of teenagers touched by violences of immigration, the author opens a third time of writing in support on the ongoing violence in the site home where he tries, with others, to meet these young people. It is a question of considering transformations which give place to a history. as the starting point of a braid between violence and speech.